

## UNE HISTOIRE VECUE DE LA RESISTANCE



A LAURIS, il y a exactement 40 ans, dans le sud de la France occupée, nous nous apprêtons à vivre des actes, parfois isolés, de dévouement pour chasser l'occupant nazi et libérer le pays de la contrainte de l'opresseur.

Nous sommes le 12 Juillet 1944, il est 11 heures, à quelques pas de notre village, au quartier de la Gare, Marcel CAMPIONI perçoit dans le bleu du ciel avivé par le vent, de multiples points en vibration. A l'est de la zone montagneuse par-delà l'alpe immaculée s'avancent plusieurs aéronefs, à des milliers de mètres de hauteur.

Passé l'instant de surprise Marcel dénombre jusqu'à 72 superforteresses volantes éblouissantes de soleil, et ce sont les Alliés ! Peu après, notre observateur attentif distingué à l'arrière de la formation un appareil qui se détache et semble être en difficulté. Touché certainement au-dessus de la vallée d'Aigues par le feu ennemi, la puissante machine perd rapidement de l'altitude et c'est la chute périlleuse. Tout à coup, sept parachutistes s'agitent toute voilure dehors et se balancent en silence, emportés sur les ailes immenses du mistral, ils se dirigent vers la vallée de la Durance, progressivement dressés par-dessus les champs et les bois. Nul doute qu'il s'agirait de l'équipage accidenté.

Intrigués par le vrombissement régulier des moteurs de nombreux curieux, devant les premières maisons du village ont, eux aussi, les yeux levés et voilà que l'avion - bombardier en détresse se rapproche ; bien dirigé afin d'éviter l'agglomération il s'abat derrière les isclès dans un vacarme infernal.

L'étonnement est de voir le dernier membre de l'équipage, à coup sûr le pilote, en chute libre ! Qu'est-il arrivé ? Palpitations et émotion dans tous les regards parmi les badauds pour ceux qui arrivent à fixer le point noir en plein ciel azuré.

Après plusieurs secondes de suspense, le parachute qui tardait à s'ouvrir se déploie enfin et le pilote-aviateur jambes et bras écartés se balance lui aussi pour toucher le sol non loin du village.

Marcel, fidèle à l'esprit de la Résistance, se dirige à bicyclette vers le point de chute présumé dans l'espoir d'amener sain et sauf un allié au P.C du Maquis du Lubéron, gardant en mémoire les dernières paroles du chef de Maquis : - essayer de faire quelque chose de positif pour le prochain 14 Juillet. Mais il s'avère pour Marcel et pour tous ceux venus à l'aide que les espaces de la fenaison, feuillée " estouables " et autres " campas " y compris le promontoire des Mességuières ( alors inhabité ) n'ont rien livré aux sauveteurs, si ce ne sont un paquet de cigarettes américaines et un briquet ! Faut-il envisager que les tractions et les rafales du vent ont repoussé l'ultime aviateur au-delà des plantations pour l'escamoter dans les ajoncs en bordure du lit de la rivière où l'extrême variété des essences qui forme la végétation arborescente aurait dû lui permettre de se dissimuler ?

On ne trouve rien à partir de Lauris, mais voilà qu'un parachutiste américain est repéré dans les isclès ; on demande un interprète et Marcel dépêche vers cet anglo-saxon, tombé sur le sol français, Jacques MARCHAI connaissant l'anglais, alors retiré à la ferme du Grés là où sa famille vit depuis plusieurs années, qui l'aborde et lui fait comprendre que le salut est proche.

C'est convenu, Marcel et le soldat-aviateur U.S partent sur des bicyclettes, direction le Maquis, mais on se hâte avec attention car un groupe motorisé S.S est cantonné à Lourmarin, à moins de 4 kilomètres ! C'est ainsi que s'en vont deux cyclistes l'un d'eux impérativement a troqué son uniforme pour un habit civil, procuré grâce aux vêtements ayant appartenu au gendarme BUATOIS hélas ! fusillé non loin par les nazis, avec trois de ses camarades ce 14 Juin à Mérindol.

Pédalant contre le vent avec acharnement laissant derrière eux l'épave du monstre

ailé brisée en menus morceaux, nos deux hommes dès le début de leur périple entre Durance et Lubéron, vont avoir ensemble un serrement de coeur : au Jas de Puyvert voici venir une patrouille nazie qui ratisse le secteur en autocars hérissés de mitrailleuses ! Plus de peur que de mal pour nos deux quidams en cavale qui passent outre devant deux autocars bondés de S.S , traversent Lourmarin et font connaissance dans le site imposant des gorges de la Combe de Lourmarin avec la rocaille de la Roche d'Espeil.

Le " grand soleil de Messidor " est caché derrière les sombres masses gréseuses plantées de pins, d'yeuses et de chênes Kermés, lorsque Marcel et son hôte se présentent à l'entrée du chemin qui mène au Maquis. Confusion dans les ordres ou prudence de la part des chefs, Marcel parlemente au poste d'observation sans avoir accès au P.C. Le crépuscule, le vent glissant sur le faite de la frondaison précipitent une décision, le rescapé passera la nuit à proximité du camp sous le berceau d'une de nos baumes et puis au matin Marcel, rentré chez lui, reviendra pour contacter le chef du Maquis Alphaonse DUMAIS dit Raphaël.

Tôt le matin du 13 Juillet, on frappe à la porte de Marcel. C'est Jacques MARCHAI qui aussitôt évoque des incidents nocturnes inattendus. Jacques est au Grès, il est tard, son père et lui sont aux écoutes du poste clandestin " mobilisé " de la B.B.C lorsque soudain des coups répétés résonnent aux volets hermétiquement fermés, suivis d'un appel en anglais. Ayant en tête les événements précipités de la journée, Jacques réagit vivement, déverrouille fenêtre, porte et portail, s'avance dans l'obscurité sur la route bordant le mas et une fois encore se trouve face à un Allié !

Une surréelle intuition a guidé sur la route du Grès le fameux pilote-aviateur tant recherché dans l'après-midi. Peu avant, redoutant le pire, le parachutiste caché dans l'ombre d'un gerbier de pommelle, s'aventure lentement en faveur de la nuit. La réhabilitation de son cerveau veut qu'il emprunte, parmi d'autres, le chemin de la liberté qui ce soir-là passera auprès d'un mas aux volets clos où la chaleur aidant, les croisées entrebaillées laisseront filtrer des phrases radiodiffusées dans sa langue maternelle !

Marcel reprend à bicyclette la route du Maquis avec un nouvel équipier, un peu éclopé par sa chute de la veille mais heureux de son sort. Bob JANSTEN, c'est son nom, raconta qu'il fut amené à virevolter dans le ciel parce que son parachute vira sous la pression du harnais bien avant de s'ouvrir correctement tout d'un coup pour se déployer sous la forme rassurante et volumineuse d'une intumescence calotte de soie blanche. En vue de la Roche d'Espeil, Marcel va chercher l'aviateur de la veille dans la grotte hospitalière où les retrouvailles des deux américains sont simplement réduites à un petit salut amical de la main ; nous sommes loin des effusions franco-méditerranéennes en pareil cas.

Pris en compte par le Maquis, les deux G.I de l'U.S Air Force rejoindront l'Italie par le chemin des écoliers.

Marcel CAMPIONI vient de me conter ces péripéties, recueillies sur les lieux mêmes où elles se sont déroulées, vous ne les trouverez pas dans les abondants recueils de la Résistance, les historiens là-dessus ont gardé le silence; c'est trop beau dans son ensemble, disaient-ils. A quoi ressemblent les pages imagées de l'histoire de notre pays depuis les lointains combats et les batailles qui sont à l'origine de la nation française si l'on néglige d'y inscrire les efforts désintéressés et les empreintes gravées dans cette terre de lumière ?

C'était hier et des années se sont envolées, cependant le souvenir n'est pas disparu, ces soldats venus du nouveau monde, assimilés dans le paysage pittoresque de nos collines méridionales pour en chasser l'envahisseur nazi avec l'apport précieux des Maquis, ont vécu des événements dont le résultat est en accord avec les travaux extraordinaires d'un stéganographe provençal du 16 ème siècle, Michel de Nostre-Dame. Intercepteur privilégié hors la condition commune, Nostradamus écrivait :

" Devant BONNIEUX viendra la guerre esteindre ".

C'est ainsi que les troupes alliées de débarquement pénétrèrent dans le pays, depuis St Raphaël et le littoral varois.

Arrivé jusqu'à Lauris et guidé dans notre vallée par sa carte d'état major, un officier U.S francophone du corps expéditionnaire pointa son doigt sur Cucuron et dit avec humour : - J'irai sur le " tafanari " s'il le faut mais j'irai libérer " Cui - Cui - ronn " ! Avec la plus grande attention une formation militaire derrière son chef s'ébranla et monta libérer Cucuron.

L'application méthodique et analytique de l'histoire événementielle permet d'écrire de nombreux chapitres sur les stratèges de génie qui ont participé à la Libération de Paris et des principales villes de France. A côté de ces grandes pages d'hommes illustres subsiste l'activité humaine qui concerne des périodes locales prestigieuses ; nous ne pourrions jamais oublier cet officier américain qui, 2.000 ans après la venue de Jules César, libéra Cucuron, les Cucuronais et leurs melons de côteaux parfumés.

Paul GUIRAN ( fils de Raphaël )

---

Note de Max Lallau : le "tafanari" est le nom en provençal de la partie de notre postérieur et l'officier américain devait connaître ce dialecte en faisant le rapprochement avec le nom de la commune : CUCURON !